



Partir ou rester : en quête d'une vie meilleure



ERIC CHAURETE - INTER PARES

Des pirogues bordent la côte sénégalaise. Abdoulaye est monté à bord d'une embarcation similaire pour effectuer le dangereux voyage vers les îles Canaries.

Cultiver l'espoir : l'histoire d'Abdoulaye

Il y a huit ans, Abdoulaye Dème quittait son village des Niayes, au Sénégal, à bord d'une pirogue en route vers les Canaries. Bravant les forts courants et les vagues énormes du large, la petite barque a fini par toucher les côtes des îles espagnoles, 1500 kilomètres plus loin. À partir de là, Abdoulaye s'est rendu jusqu'au continent où il a passé des années loin de sa famille, dans la clandestinité et la pauvreté. L'histoire d'Abdoulaye n'est pas unique. La répétition des sécheresses et la dégradation des sols font des ravages et l'accès à la terre est limité. Alors bien des gens,

surtout les jeunes, incapables de cultiver ou de trouver du travail, doivent partir pour la ville ou plus loin encore. Le dicton *Barça ou Barzak*, littéralement *Barcelone ou la mort*, est populaire au Sénégal. Il exprime le désespoir de bien des jeunes qui décident d'entreprendre le périlleux voyage vers le Nord en quête d'une vie meilleure.

En novembre 2018, Inter Pares a invité son homologue sénégalaise Mariam Sow, d'ENDA Pronat, au lancement à Ottawa du rapport de l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), **PAGE 4 ▶**

AUSSI DANS CETTE ÉDITION

DÉFIER LA DICHOTOMIE : CES GENS QUI VONT AILLEURS

JUSQU'À CE QU'ON LES RETROUVE : À LA RECHERCHE D'ÊTRES CHERS SUR LA ROUTE DU NORD

Défier la dichotomie : ces gens qui vont ailleurs



Des réfugiés rohingyas de Birmanie transportent du matériel dans le camp de réfugiés de Kutupalong, au Bangladesh. Au cours des 50 dernières années, plusieurs millions de personnes ont fui le conflit armé en Birmanie.

Les lois sur l'immigration qui régissent la vie des migrants sont fondées sur cette distinction entre déplacement volontaire et forcé, mais la réalité est bien plus complexe.

En 2017, la dernière vague de brutalité génocidaire des forces armées birmanes et des milices contre les Rohingyas a capté l'attention dans le monde. Assassinats, viols collectifs et atrocités documentés par le Kaladan Press Network et l'Arakan Project – homologues d'Inter Pares – ont fait quelque 10 000 morts et détruit près de 400 villages. Ils ont été environ 700 000 à fuir vers le Bangladesh, pour se joindre aux quelque 400 000 personnes parties lors des vagues précédentes de violence. Ce groupe de plus d'un million de Rohingyas réfugiés au Bangladesh s'ajoute aux millions de personnes dans le monde qui, dans les 50 dernières années, ont fui les campagnes brutales de contrôle du territoire et d'assimilation ethnique de la Birmanie.

En matière de migration, on différencie souvent déplacement *volontaire* et déplacement *forcé*. Les *réfugiés* sont des gens comme les Rohingyas, forcés de quitter leur pays pour échapper aux persécutions ou à la guerre; les

migrants sont des personnes comme celles qui forment les caravanes en Amérique centrale, à qui l'on attribue souvent des motivations purement économiques. Les lois sur l'immigration qui régissent la vie des migrants sont fondées sur cette distinction entre déplacement *volontaire* et *forcé*, mais la réalité est bien plus complexe. Ainsi, dans le cas de la caravane, la longue expérience d'Inter Pares dans la région démontre la gravité et l'omniprésence des menaces de violence envers les femmes en Amérique centrale, où le conflit armé a affaibli l'État, renforcé les gangs, généralisé la violence et créé une culture de l'impunité autour des crimes contre les femmes et les filles.

Les activités industrielles du Nord mondialisé ont aussi miné la capacité de vivre pleinement et en sécurité dans les collectivités. L'exploitation des ressources naturelles par des sociétés du Nord a contribué à la pauvreté et aux conflits, entraînant la migration forcée d'un nombre incalculable de gens. La crise climatique est venue exacerber la situation : les désastres naturels déplacent aujourd'hui 60% plus de personnes que les conflits armés.¹

Même s'ils fuient un conflit armé, les gens ne sont pas forcément considérés comme des réfugiés. Ainsi, dans le sud-est de la Birmanie, certains ont été déplacés à l'intérieur des frontières et d'autres ont gagné l'un des camps de réfugiés en Thaïlande soutenus par le Border Consortium, homologue d'Inter Pares. Mais bien d'autres ont aussi franchi discrètement la frontière vers la Thaïlande comme *migrants* pour passer inaperçus, ce qui les prive de tout soutien officiel et du statut de réfugié.

Pour contrer ces distinctions boiteuses, Inter Pares et ses homologues utilisent une approche holistique avec les personnes touchées par les conflits. En travaillant des deux côtés des frontières nationales et en abordant les causes premières des déplacements, notre but est d'appuyer les gens qui s'efforcent de bâtir une vie sécuritaire et épanouie, peu importe où ils vivent. 

¹ www.internal-displacement.org/global-report/grid2018/

Jusqu'à ce qu'on les retrouve : à la recherche d'êtres chers sur la route du Nord

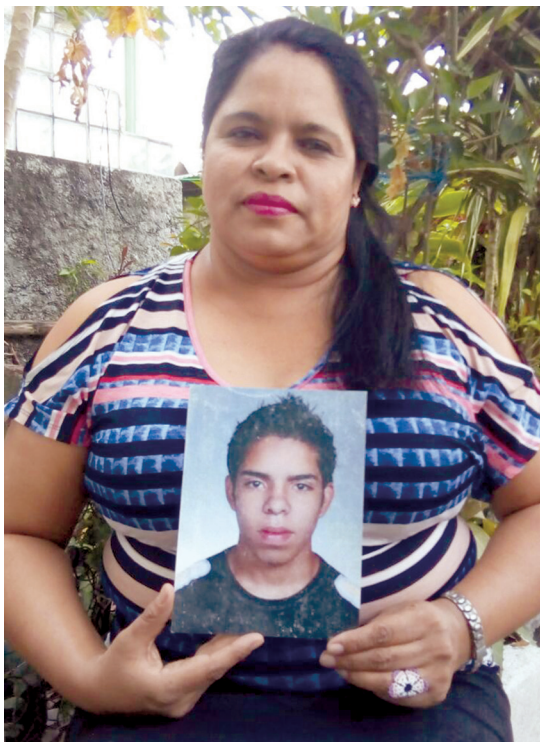
Le matin du 6 mars 2010, quand son fils Heriberto, 18 ans, lui dit au revoir en partant pour les États-Unis, Maria Elena Larios de Gonzalez ne se doute pas qu'il va disparaître.

Trois ans plus tard, toujours sans nouvelles, elle prend contact avec le Comité des familles de migrants disparus et décédés du Salvador (COFAMIDE), une organisation fondée en 2006 par des familles qui ont décidé de s'épauler et de rechercher des êtres chers disparus sur la route vers le Nord. Homologue de longue date d'Inter Pares, l'organisation plaide aussi pour des changements aux lois et aux politiques afin d'assurer aux migrants et à leurs familles des conditions plus dignes et plus sécuritaires.

Avec l'aide du COFAMIDE, Maria Elena a rapporté la disparition de son fils. Elle a aussi participé à des ateliers et reçu du soutien psychologique. « Avant, je ne faisais que pleurer. Je ne prenais pas la parole, je n'exigeais rien. » Mais depuis qu'elle fait partie d'une communauté de personnes aux prises avec des expériences similaires, elle est devenue plus forte. « Les larmes se sont changées en force, en courage et en lutte. » Aujourd'hui, elle siège au conseil du COFAMIDE et appuie d'autres familles, tout en poursuivant sa propre quête.

Une fois l'an, le COFAMIDE coordonne le voyage d'une caravane de mères qui sillonne l'Amérique centrale et le Mexique pour enquêter sur les déplacements des migrants portés disparus et les faire connaître. C'est lors du passage d'une de ces caravanes au Mexique, dans le Chiapas, que Maria Elena a trouvé pour la première fois en six ans des indices au sujet du sort de son fils. Sur 306 cas, le COFAMIDE a localisé jusqu'ici 44 personnes, dont environ la moitié étaient vivantes. Pour les autres, l'organisation assume la difficile tâche d'informer les familles et les aide à rapatrier les corps.

Heriberto Antonio Gonzalez Larios n'a pas décidé de quitter le Salvador pour une seule et unique raison. Boute-en-train qui aimait taquiner affectueusement ses proches, il s'appêtait à fonder une famille et voulait trouver du travail. C'est la violence et le manque de



Maria Elena Larios de Gonzalez est à la recherche de son fils depuis 2010, année de sa disparition en route du Salvador vers les États-Unis.

Depuis que Maria Helena fait partie d'une communauté de personnes aux prises avec des expériences similaires, elle est devenue plus forte. « Les larmes se sont changées en force, en courage et en lutte. »



Le COFAMIDE, homologue d'Inter Pares, organise chaque année une caravane de familles afin de les aider à retrouver leurs proches disparus sur la route du Nord.

possibilités, entre autres facteurs, qui l'ont poussé à partir, comme 20 % de la population, selon les estimations. « Autrefois en quête du rêve américain, les gens partent maintenant juste pour sauver leur peau », explique Maria Elena.

Comme tant d'autres, elle continuera de chercher son fils et d'accompagner d'autres familles, pour que celles-ci sachent qu'elles ne sont pas seules. Quels que soient les obstacles, jusqu'à ce qu'on les retrouve. 

Cultiver l'espoir : l'histoire d'Abdoulaye

Suite de la page 1

La situation mondiale de l'alimentation et de l'agriculture, où elle s'est adressée à plusieurs représentants du gouvernement, du secteur humanitaire et du secteur du développement. Le rapport de l'ONU explore les connexions de la migration, de l'agriculture et du développement rural avec les changements climatiques, offrant un point de vue holistique des motifs qui poussent bien des gens comme Abdoulaye à choisir de migrer ou à y être forcés. Au dire du secrétaire général des Nations Unies, le défi consiste à « maximiser les avantages de la migration en veillant à ce que ce ne soit jamais un geste de désespoir. »

trois enfants. Cette fin heureuse d'une histoire qui aurait pu virer à la tragédie n'est pas le fait du hasard. Abdoulaye est le fils de Tiné Ndoeye, présidente du Réseau national des femmes rurales du Sénégal. De concert avec ENDA Pronat, elle a travaillé sans relâche à organiser des groupes de femmes, offrir de la formation en agroécologie et développer la demande de produits biologiques locaux dans les villes et villages avoisinants, notamment à Dakar. Ensemble, ils ont peu à peu renversé la situation et insufflé une vie nouvelle aux Niayes, une zone maintenant pittoresque où se multiplient les petites fermes maraîchères dans des vallées fertiles.



ERIC CHAURETTE, INTER PARES

Abdoulaye avec sa mère Tiné Ndoeye, sur sa ferme de légumes biologiques.

Mais l'histoire d'Abdoulaye ne s'arrête pas là. Comme Mariam l'a expliqué dans ses remarques, Abdoulaye est retourné au Sénégal après des années de misère en Europe et, grâce à la terre que sa mère a pu obtenir, il a mis sur pied sa ferme de légumes biologiques, s'est marié et est maintenant le fier papa de

Le dicton *Barça ou Barzak*, littéralement *Barcelone ou la mort*, est populaire au Sénégal. Il exprime le désespoir de bien des jeunes qui décident d'entreprendre le périlleux voyage vers le Nord en quête d'une vie meilleure.

Mariam se plaît à le dire : il faut rendre l'agriculture *agréable* et permettre aux gens de vivre dans la dignité plutôt que de migrer par désespoir. Mariam a souvent répété ce message pendant son séjour au Canada, tant à l'assemblée générale du Réseau pour une alimentation durable, où elle a pris la parole, qu'à l'occasion de réunions avec des élus et des décideurs, dont la ministre du Développement international, Marie-Claude Bibeau. Grâce au travail d'ENDA Pronat et aux femmes courageuses du Réseau national des femmes rurales du Sénégal, pour bon nombre de jeunes, la promesse d'une vie meilleure est à leur portée. 

INTER PARES

221, av. Laurier Est, Ottawa (Ontario) K1N 6P1 Canada

Tél : 613-563-4801 ou 1-866-563-4801 (sans frais) • Téléc : 613-594-4704 • info@interpares.ca • www.interpares.ca

Avec le soutien de milliers de Canadiennes et de Canadiens, Inter Pares travaille au Canada et à travers le monde avec des organisations qui partagent l'analyse selon laquelle la pauvreté et l'injustice sont causées par les inégalités entre les nations et au sein de celles-ci. Inter Pares et ces organisations agissent en faveur de la paix et de la justice socio-économique dans leurs collectivités et leur société.

ISSN 0715-4267 • Organisme de charité enregistré (NE) 11897 1100 RR000 1
La publication de ce *Bulletin* est subventionnée par Affaires mondiales Canada.



Affaires mondiales
Canada